



HAL
open science

La conception de la dénomination chez Georges Kleiber

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. La conception de la dénomination chez Georges Kleiber. René Daval; Pierre Frath; Emilia Hilgert; Silvia Palma. Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber, 4, Editions et presses universitaires de Reims, pp.19-34, 2014, Res per nomen, 978-2-915271-80-5. hal-01845694

HAL Id: hal-01845694

<https://hal.science/hal-01845694>

Submitted on 2 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La conception de la dénomination chez Georges Kleiber

Pierre Frath
Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP EA 4299
pierre.frath@aliceadsl.fr

Introduction

Si la dénomination est devenue un objet central dans la pensée linguistique francophone, nous le devons essentiellement à Georges Kleiber, qui a redonné vie à une notion médiévale presque oubliée. La *denominatio* était en effet un des termes de la dichotomie *denominatio* vs *suppositio*, utilisée par des nominalistes médiévaux pour parler de la relation entre le nom des choses et les choses elles-mêmes. Pour un Guillaume d'Ockham ou un Pierre Abélard, la *denominatio* est le nom de ce qui est supposé exister.

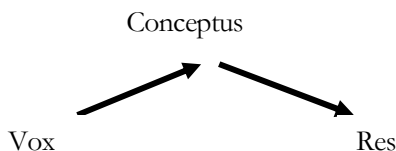
Lorsque la dénomination fut réintroduite par Georges Kleiber, elle le fut en même temps que la référence. Son premier travail marquant sur ce thème fut la thèse qu'il soutint en 1979 et qui parut en 1981 sous le titre de *Problèmes de référence : descriptions définies et nom propres*. L'inspiration de ce livre n'est pas essentiellement le nominalisme médiéval, mais plutôt, comme le titre l'indique, les descriptions définies de Bertrand Russell, un philosophe qui a profondément influencé Kleiber. Les philosophes du langage britanniques ont hérité de la philosophie médiévale un intérêt certain pour les relations entre les mots et les choses, auquel l'empirisme de Russell a donné une forme nouvelle. Mais les philosophes du langage se sont surtout intéressés au versant référentiel de la relation. L'apport fondamental de Kleiber a été l'accent mis sur les aspects linguistiques de la référence, ceux de la dénomination.

Dans cet article, nous commencerons par faire le point sur les deux grandes familles de théories linguistiques du XX^e siècle, ce qui nous permettra de mieux voir la place que Kleiber occupe dans notre discipline. Nous préciserons ensuite sa conception de la dénomination et nous montrerons qu'elle comprend un

changement de perspective révolutionnaire qui a profondément marqué la linguistique moderne.

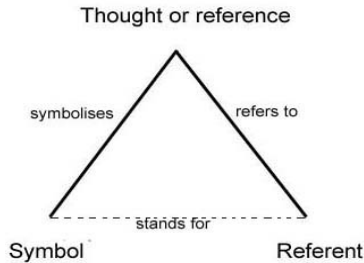
Deux types de théories linguistiques au XX^e siècle

On peut regrouper les diverses théories sur la langue en deux grandes catégories, celles qui, à la suite de Saussure, se sont intéressées à la langue comme système, et celles qui se sont intéressées à la langue comme produit de l'activité du cerveau. Dans le triangle sémiotique de Boèce (470-525), elles se placent toutes les deux sur les sommets *vox* et *conceptus* du triangle, représentant, dans la terminologie saussurienne, le signifiant et le signifié.



La différence entre les deux réside dans l'accent mis par les structuralistes sur la *vox* (les signifiants prennent leur sens dans un système où tout se tient), alors que l'autre famille de théories s'est plutôt intéressée au sommet *conceptus* du triangle (les concepts sont d'abord acquis en dehors du langage, et les signifiants en sont l'étiquette). Ce qui est remarquable, c'est que les deux ignorent la *res*. Pas pour les mêmes raisons cependant. Les premiers n'ont mis le référent de côté que *provisoirement*, ainsi que le rappelle Benvéniste (1966 : 52) : le « problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde [est un] problème que le linguiste sera peut-être un jour en mesure d'aborder avec fruit, mais qu'il fera mieux pour l'instant de délaïsser ».

Les tenants de la prééminence du signifié ont, quant à eux, assimilé le référent au concept. Cela est très visible dans le triangle sémiotique d'Ogden et Richards (1923) ci-dessous.



Penser, c'est l'acte de référer, c'est-à-dire mettre le référent en relation avec le signe. Étudier le concept, c'est alors étudier les choses, et il n'y a pas de raison de se soucier du réel outre mesure. Ce qui compte, c'est comment nous le concevons. Dans cette tradition, la *vox* est appelée *symbole*. Or un symbole est par nature le symbole *de* quelque chose, et il a ainsi un sens bien défini sans lequel il n'est rien. Le signe, quant à lui, n'est qu'un indice de l'existence d'un référent, un pointeur sur un élément de notre expérience, mais il n'implique pas de contenu immuable². C'est d'ailleurs ce qui explique la polysémie lexicale : les mots se caractérisent par une certaine indétermination sémantique, nécessaire pour compenser les limites de notre vocabulaire.

Réintroduction de la référence dans la linguistique francophone

Kleiber a réintroduit la *res* dans la pensée linguistique francophone, et ce de manière bien différente de celle qui prévaut dans la

² M. Arrivé (2012) discute une conception du signe chez Saussure tout à fait méconnue, celle qu'il développe dans son travail sur les légendes germaniques, et qui va dans le sens d'une certaine plasticité du signe. Selon Saussure, cité dans Marinetti et Meli (1986 : 307), « ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue, c'est que condamnées l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau ». Autrement dit, le signe peut changer de valeur en fonction de son environnement (du corpus qui l'accompagne !) et de l'interprétation qu'en font les locuteurs, laquelle dépend de l'expérience collective, donc de la référence.

philosophie analytique. Les philosophes du langage se sont surtout intéressés à la phrase en tant que proposition logique, et donc à sa valeur de vérité, laquelle dépend de l'existence des objets nommés. La proposition « L'actuel roi de France est chauve » est-elle vraie ou fausse, sachant qu'il n'y a pas de roi de France ?

Mais qu'est-ce que le nom dans cette tradition ? Pour Russell, il est une *condensation* des caractéristiques de l'objet qui le compose. Les choses et les noms sont composites et superposables, ce qui veut dire qu'à chaque chose ou partie de chose correspond un nom. Le nom est alors simplement un moyen pratique de regrouper sous une seule étiquette tous les composants, qu'il peut remplacer avantageusement en discours : *avaler* est un moyen pratique de dire *manger rapidement*, et *voiture* permet de parler de l'objet *voiture* sans avoir à en mentionner toutes les parties. L'ontologie des choses va ainsi de soi et leur nomination n'est pas problématique car le langage dit l'Être. D'ailleurs, les noms et les choses sont bien souvent confondus dans une sorte de réalisme naïf qui produit ce que Rastier (2008) appelle un référentialisme ontologique, et pour lequel « les mots ont un sens parce que les choses ont un être », comme il le dit, citant Aubenque (1962)³.

Si les philosophes du langage se sont surtout intéressés au référent, Kleiber (2001) a centré son attention sur les aspects linguistiques de la relation, et il définit la dénomination comme « une relation entre une expression linguistique X et un ou des éléments ou choses de la réalité x ». C'est « incontournable », dit-il. « On appelle aussi *dénomination* l'expression linguistique X ». La dénomination s'inscrit ainsi dans la problématique bien connue du signe qui pointe sur quelque chose.

³ Rastier pense que Kleiber défend une sorte de référentialisme ontologique. Peut-être certaines phrases isolées peuvent-elles donner à le penser, mais seulement si on oublie que pour Kleiber, la dénomination est le nom de ce qui est supposé exister. Même s'il y a là un engagement ontologique fort, il n'y a pas d'affirmations sur la nature de la chose nommée, seulement sur son existence en un seul morceau supposée par nous.

Pour comprendre la dénomination, Kleiber pense qu'il faut répondre à deux questions essentielles, que nous allons maintenant examiner.

Comment le mot réfère-t-il ?

Qu'est-ce que le sens lexical ?

La notion de dénomination chez Georges Kleiber

Comment le nom réfère-t-il ?

Le paradoxe sémantique de la dénomination

Et d'abord, comment la dénomination ne réfère-t-elle pas ? Elle ne réfère pas, selon Kleiber, par l'intermédiaire des parties qui sont censées la composer et dont la *condensation* est supposée produire le sens lexical. *Avaler* ne réfère pas en deux parties, à *manger* et à *rapidement* ; *mouche* ne réfère pas à *mouche* et à *petite* séparément. La raison en est que le sens du tout est plus que le sens des parties, car il comprend aussi l'idée du tout. « [...] Une paraphrase ou les traits (sèmes) qu'on avance pour définir le sens d'une dénomination ne seront jamais équivalents au sens de la dénomination » « parce qu'il manquera toujours l'indication qu'il s'agit d'un tout, d'une catégorie de choses » (Kleiber, 2001). C'est ce qu'il appelle le « paradoxe sémantique de la dénomination ».

L'iconicité mono-lexicale de la dénomination

Kleiber ajoute que l'idée du tout est marquée iconiquement par le caractère mono-lexicale de la dénomination. Ainsi *ophtalmologue* serait une dénomination et *médecin des yeux* une désignation discursive, et le locuteur le saurait grâce au fait *iconique* que le premier est mono-lexicale. A la remarque que *pomme de terre* est de toute évidence une dénomination poly-lexicale, Kleiber a répondu en 2003 que pour les unités phraséologiques (comme *pomme de terre*) le caractère dénominatif provient de leur figement interne, qui tient lieu d'icône dénominative.

Nous pensons que cette explication iconique est le reliquat d'un présupposé cognitiviste. La pensée et le langage sont considérés par les théories cognitivistes comme des processus qui mettent en branle des mécanismes de divers types, variables selon les auteurs :

règles syntaxiques et sémantiques, opérateurs et opérands, fonctions mathématiques et logiques, transformations, etc., bref des fonctionnements produits dans l'esprit par le substrat physique de la pensée et du langage et agissant sur lui, c'est-à-dire le cerveau. Cette conception des choses semble très scientifique, car elle fait souvent appel à des formalismes logico-algébriques. Or elle ne l'est pas du tout. Qui dit fonctionnement dit nécessairement déclenchement du fonctionnement. Certains de ces déclenchements peuvent éventuellement être le produit d'un fonctionnement antérieur, mais *in fine*, qu'on le veuille ou non, il faudra faire l'hypothèse d'un déclencheur situé hors du système. On postule alors nécessairement une entité causale initiatrice des processus ; pour Descartes, c'était l'*âme* ; les cognitivistes modernes préfèrent l'appeler *esprit* ou *propriété émergente du cerveau*. Le cognitivisme est par nature dualiste⁴.

L'iconicité mono-lexicale de la dénomination est alors comprise, dans ce cadre théorique, comme le déclencheur d'un processus qui va amener le cerveau à considérer que l'unité lexicale en question est une dénomination⁵.

Engagement ontologique de la dénomination

Pour Kleiber, la dénomination implique un *engagement ontologique*. Il cite Martin à ce propos :

Dans les phrases suivantes *Pierre change, mange, range, *cange, *fange, *pange, *tange, ...*, l'existence des actions de **canger, *fanger, *panger* et **tanger* est présupposée au même titre que celles de *changer, manger* et *ranger*. Dire que Ce mouchetis n'est pas très beau, c'est présupposer l'existence d'une chose que l'on appelle mouchetis [...] et déclarer une chose herniée, c'est présupposer que la propriété d'être hernié existe. (Martin, 1976 : 49-50)

⁴ Pour une critique des conceptions cognitivistes, voir par exemple Frath (2004, 2008 a, 2008 b, 2008 c, 2013).

⁵ Dans un échange à propos de ce passage, Georges Kleiber déclare « qu'il maintient pour le moment, et pour le moment seulement, cette fixité comme iconique de la chose dénommée, car elle apporte une explication à la rigidité des expressions figées ».

Dans Kleiber (2001), l'auteur généralise la notion de dénomination, qui ne se limite pas à la catégorie des substantifs : des verbes et des adjectifs peuvent en être aussi. Dans la phrase *L'actuel roi de France est chauve*, on présuppose qu'il existe un roi de France, certes, mais on admet aussi que « chauve présuppose [...] l'existence d'une chose dite *chauve*, en l'occurrence la propriété d'être chauve ». La preuve : on peut demander : « C'est quoi, chauve ? », ce qui prouve qu'on s'attend à ce que *chauve* ait un référent préétabli.

Acte de dénomination préalable

Pour Kleiber, l'engagement ontologique est lié à *un acte de dénomination préalable* qui se fait dans le cadre d'un accord intersubjectif : il « a pour conséquence l'établissement d'une association référentielle entre X et x qui est durable ». Il s'agit d'un apprentissage qui « vise [...] la fixation d'une *règle* référentielle stable qui permet l'utilisation ultérieure de la dénomination pour la chose dénommée » (Kleiber, 2001).

Là encore, on distingue les traces d'un point de vue cognitiviste. On le perçoit dans la notion même d'acte, qui implique une prise de position *personnelle*. Or il n'y a là rien de personnel, et il n'y a pas d'acte. Je sais qu'un mot est une dénomination soit parce que je le connais et que donc je le reconnais, soit parce que le contexte me donne à penser qu'il est fait référence à une chose existante. Par exemple, si quelqu'un me parle des « *Prolégomènes* » d'Ibn Khaldoun, je sais que *prolégomènes* réfère à un objet existant dans ma communauté linguistique, même si moi je ne le connais pas.

Si l'usage d'une dénomination nécessite bien un apprentissage préalable, il ne s'agit pas de celui d'une *règle*, mais simplement de la dénomination elle-même en relation avec le référent. Lorsque mon fils m'a demandé, alors qu'il commençait à parler, ce qu'étaient ces lumières dans le firmament nocturne, je lui répondis qu'il s'agissait d'étoiles. Il parut satisfait. Je ne lui avais pourtant rien dit des étoiles en termes de contenu. Je lui avais simplement indiqué que ces objets ont une existence *pour nous*, dont la dénomination est la preuve. Il a donc bien appris quelque chose, à savoir qu'*étoile* fait partie de la langue et que nous utilisons ce mot pour nommer ces lieux dans le

ciel. Il n'est nul besoin de règle : pour utiliser le mot *étoile*, il suffit de connaître l'existence du mot et de ce à quoi il réfère.

Approfondissons ce point. S'il y a bien un « acte de dénomination préalable », c'est-à-dire « l'établissement d'une association référentielle entre X et x qui est durable », cela n'est pas le fait des individus. Ce ne sont pas les locuteurs qui établissent *chacun* ce lien durable au fur et à mesure qu'ils apprennent la langue ; il est fourni d'emblée avec la dénomination : nous apprenons l'existence sociale d'une chose en même temps que nous en apprenons le nom. Mon fils a appris l'existence des étoiles *pour nous* en même temps que je lui en ai donné le nom. Avant cela, peut-être en avait-il eu une vague impression, pas distincte de toutes celles qui nous rappellent en permanence que nous sommes vivants dans un monde qui n'est pas nous. Un grand nombre de nos perceptions ne sont pas associées à des dénominations, et nous les ignorons purement et simplement. Concernant les étoiles, peut-être mon fils fut-il mu par une curiosité soudaine, ou bien par le désir d'engager une conversation avec moi, ou bien par une autre raison encore.

L'argument du langage privé

Cet exemple illustre une des thèses du philosophe Ludwig Wittgenstein, celle qu'on a appelée « l'argument du langage privé »⁶, selon laquelle nous sommes incapables de nommer les choses de l'« intérieur » à partir de pensées que nous aurions constituées indépendamment du langage. Le nom des choses nous vient de notre communauté en même temps que les objets qu'ils dénomment : le langage est public. Or, nombre de conceptions courantes sur le langage reposent sur l'idée implicite que la langue est seconde par rapport à la pensée. Il y aurait d'un côté une connaissance conceptuelle non linguistique du monde qui nous viendrait de la perception, de l'observation et de notre intelligence, et de l'autre des éléments linguistiques universaux présents dans notre cerveau par nature et par acquisition, et que nous associons pour nommer les concepts. Ainsi, selon ce point de vue, avant

⁶ *Investigations Philosophiques* (§ 242 à § 315).

même que nous n'en apprenions le nom, et pour peu que nous les ayons observées, les étoiles auraient généré en nous un concept qu'on pourrait décrire ainsi : « nombreuses et faibles lueurs dans le ciel nocturne ». Naturellement, pour que le concept puisse se construire, il faut admettre que nous disposons au préalable, dans notre cerveau, des sens de /lueur/, /faible/, /nombreux/, /la nuit/, qui seraient soit des primitives sémantiques présentes par nature, soit des composés de primitives déjà associées par un apprentissage antérieur, et que nous aurions reliées entre elles pour forger le concept. Lors de l'apprentissage du mot *étoile*, notre cerveau associerait le concept au mot.

Dès qu'on creuse un peu le point de vue conceptuel, l'obscurité remplace inéluctablement l'apparente clarté. Kleiber a raison : les dénominations nous indiquent ce qui existe pour notre communauté, d'emblée, et en un seul morceau. Il y a bel et bien un engagement ontologique dans la dénomination.

Qu'est-ce que le sens lexical ?

La question du sens lexical est fondamentale pour le sémanticien et Kleiber s'y est naturellement attaqué. Il a abouti *in fine* à une conception du sens lexical qui nous semble tout à fait satisfaisante.

Le sens est codé

Pour Kleiber (2001) le sens lexical est codé et préconstruit. « L'expression linguistique X, dit-il, devient [...] le *name* ou dénomination d'une catégorie et le sens lexical codé ou conventionnel de X, qu'il soit formulé en termes de conditions nécessaires et suffisantes ou en termes prototypiques, est celui qui permet de décider de l'appartenance ou non à la catégorie ». Il précise que « [l]es dénominations lexicales présentent un sens 'descriptif', ou représentationnel ou véri-conditionnel ou encore une référence virtuelle (Milner, 1978) qui permet de décider si telle ou telle occurrence satisfait tel ou tel concept et peut donc se voir appliquer l'item lexical qui le dénomme ». Il ajoute : « Si une unité lexicale est une dénomination, c'est-à-dire si elle dénomme [...] une catégorie, elle a nécessairement un sens lexical préconstruit ou codé : c'est lui qui permet d'effectuer le processus de

catégorisation »⁷. La nécessité d'un sens codé semble ainsi liée, chez Kleiber, à la question de la catégorisation. Nous examinerons ce point plus loin.

Sens codé et sens composé

Kleiber a introduit en 2001 une distinction entre *sens codé* et *sens composé*. *Moucheron* et *avaler* sont codés ; *petite mouche* et *manger rapidement* sont composés. Si leurs sens sont proches, ces expressions linguistiques ne sont pas synonymes pour autant. Les secondes sont des éléments discursifs qui s'appliquent à une situation *hic et nunc* ; mais les premières « constituent un engagement ontologique en faveur des choses dont nous voulons qu'elles existent, qu'elles soient stables et intersubjectivement partagées ». C'est effectivement la langue qui nous indique que *moucheron* et *avaler* sont des dénominations. Si nous disons de quelqu'un qu'il avale sa nourriture, nous référons à une action connue et répertoriée dans la langue ; si nous disons qu'il mange rapidement, nous faisons simplement une description *hic et nunc*.

Il en va de même des proverbes, auxquels Kleiber attribue une valeur dénominative (1994). Si mon interlocuteur est irrité par le comportement d'une autre personne, je peux lui dire : « Ne t'en fais pas, les gens sont comme ils sont, il faut être tolérant ». Je peux aussi lui dire : *Il faut de tout pour faire un monde*. Dans le premier cas, j'aurai réagi discursivement à une situation donnée ; dans le second, j'aurai fait entrer le comportement irritant dans une catégorie dont la langue me dit, grâce à l'existence du proverbe, qu'elle est préexistante (Frath, 2008 a).

Noèmes vs sèmes

Dans Kleiber (2001), l'auteur décrit un tournant capital dans l'évolution de sa pensée au cours des années 1990. Il a en effet abandonné la conception noématique du sens qu'il défendait au début de sa carrière : il ne pense plus que le sens des mots repose *in*

⁷ Citations extraites de Kleiber (2001).

fine sur des *noèmes*, c'est-à-dire sur des *primitives sémantiques universelles*, mais sur des sèmes.

Mais que sont donc les sèmes pour Kleiber ? Nous faisons l'hypothèse qu'il les considère comme proches des sens qui constituent les définitions des dictionnaires, où toutes les entrées sont reformulées à l'aide d'autres mots. Par exemple, pour le mot *fille*, le dictionnaire nous donne : 1. *Personne de sexe féminin, considérée par rapport à son père ou à sa mère* 2. *Jeune personne, enfant de sexe féminin* 3. *Personne de sexe féminin non mariée*, etc. Il est possible d'assimiler ces éléments lexicaux descriptifs à des sèmes, qui n'auraient dans ce cas qu'une existence analytique, non ontologique, établie *a posteriori* par le lexicographe. Des sens figurés peuvent ensuite être listés en lien ou non avec l'un et/ou l'autre de ces sèmes par exemple *fille de ferme*, *fille-mère*, *fille publique*, etc.

Qu'est-ce la dénomination pour Georges Kleiber ?

Les dénominations possèdent d'une part une valeur ontologique *sui generis* liée à leur capacité d'exprimer un tout, et d'autre part des sèmes qui ne sont en rien constitutifs ontologiquement de la dénomination, mais qui sont acquis par l'usage et peuvent être déduits par l'observation et l'analyse. L'engagement ontologique porte sur *l'existence des choses en un seul morceau supposée par nous*, et non sur leur être, c'est-à-dire ni sur leur nature, ni sur leur composition, ni sur leur place dans une ontologie.

Discussion

Sèmes vs corpus

S'il est clair que les sèmes proviennent de l'usage et qu'ils n'ont pas d'existence ontologique, alors des méthodes pour les acquérir peuvent être établies assez facilement, par exemple grâce à l'observation des corpus qui accompagnent nécessairement toute dénomination. Les méthodes utilisées en linguistique de corpus trouvent ainsi leur justification théorique.

Les corpus sont en effet des objets d'étude fondamentaux. Nous vivons dans un monde nommé. Un objet sans nom peut éventuellement avoir une existence fugace pour les individus, mais il ne peut exister *pour nous*, car nous ne saurions en parler, et dès lors

aucune connaissance ne pourrait s'y attacher. *A contrario*, tous les mots de la langue, que nous les connaissions ou non, sont accompagnés de corpus de discours qui constituent leur usage, et d'où des sens peuvent être déduits *a posteriori*. La valeur sémantique des mots fluctue ainsi en fonction de notre connaissance du corpus et de son évolution⁸. Dans ce cas, il vaut peut-être mieux remplacer le mot de *sème* par celui de *sens*, et celui de *code* par celui d'*usages*.

Pour illustrer ce point, nous reprenons et complétons l'exemple des étoiles. L'apprentissage d'un mot nouveau, disions-nous, ce n'est pas apprendre une règle, c'est apprendre l'existence *pour nous* de la chose nommée. C'est aussi apprendre l'existence d'un corpus auquel nous avons accès de diverses manières, par exemple grâce à une simple question. Ainsi l'enfant aurait pu me demander « C'est quoi, une étoile ? », et je lui aurais donné une version très abrégée et simplifiée du corpus, ce qui aurait généré dans son esprit une représentation très schématique de ce qu'est une étoile, autrement dit, un embryon de concept. Le concept est, selon ce point de vue, une représentation *produite* dans notre esprit par le contact entre la *res* et la *vox*, en l'occurrence entre le mot *étoile* et la chose désignée. Il est une construction individuelle en évolution permanente, au gré de l'exposition du locuteur aux corpus. Le concept se rapproche alors de ce que Peirce (1978) appelait un *signe interprétant*, c'est-à-dire

⁸ Une conception noématique du sens fait dépendre le sens lexical d'un codage ontologique interne qui établit un lien bien trop fort, car constitutif, entre les primitives, le concept et le signifiant, ce qui l'empêche de rendre compte facilement des changements de sens. Dans Frath (2004), nous montrons que le mot *holocauste* a subi un changement de sens considérable à partir des années soixante-dix sous l'influence d'un feuilleton américain sur la Shoah, *Holocaust*. Un des sens de ce mot en anglais est « destruction massive », et appliqué à la Shoah, il est entré en contradiction avec le sens classique du mot en français, celui d'un sacrifice à Dieu, pour en obtenir un bienfait. Le résultat de la confrontation fut la quasi-disparition du sens de sacrifice. Ce qui est remarquable, c'est que ces changements se déroulèrent sous nos yeux sans que nous en prenions conscience. Il faut effectivement une certaine plasticité du sens (*cf.* note 1), que l'hypothèse noématique ne permet pas.

élaboré à partir de l'*objet* en relation avec la dénomination (proche de son *representamen*).

Catégories

Il reste maintenant à concevoir une alternative aux notions platoniciennes qui considèrent que l'appartenance des occurrences aux catégories est le fruit de l'application de règles, soit en relation avec un monde aristotélicien (les conditions nécessaires et suffisantes), soit en relation avec les concepts et les représentations (par exemple en sémantique du prototype). Les interrogations philosophiques sur la catégorie proviennent d'une caractéristique de la langue, à savoir que les mots peuvent nous servir à désigner des individus (cet arbre-ci) ou des ensembles (les arbres en général). Avant de poursuivre, notons que cet état de choses n'a rien d'étrange : si chaque occurrence dans notre environnement devait avoir son nom à elle (tous les chênes de la forêt, tous les pieds de vigne dans un vignoble, toutes les abeilles d'une ruche, etc.), alors, notre mémoire serait vite saturée, et surtout, nous ne pourrions penser les choses ensemble. En fait, nous ne pourrions pas penser du tout, car nous serions dans un monde incohérent peuplé de myriades d'objets sans liens entre eux. La catégorie est ainsi constitutive de la langue et de la pensée, dans cet ordre, et cette caractéristique est, du moins c'est notre argument, liée à la dénomination. Rien dans les dénominations d'*oiseau*, d'*oisillon* et d'*hirondelle*, par exemple, n'indique qu'on parle d'individus ou d'ensembles. Le fait que les hirondelles fassent partie de la catégorie des oiseaux n'est pas plus significatif *a priori* que de savoir qu'elles volent ou qu'elles se désaltèrent en passant en rase-motte sur la surface d'une étendue d'eau. La connaissance qu'une occurrence d'hirondelle, celle que je vois en ce moment, est membre de la catégorie des hirondelles, de celle des oiseaux et de celle des animaux en général, etc. ne vient qu'après coup. L'appartenance à une catégorie fait partie du corpus de discours qui accompagne les dénominations. La catégorie n'est alors rien d'autre qu'un signe interprétant percien, c'est-à-dire un signe élaboré à partir des objets dénommés en relation avec la dénomination.

L'avantage de cette conception nominaliste de la catégorie est qu'elle nous dispense de faire l'hypothèse hasardeuse d'un univers platonicien de catégories qui existeraient en soi ; elle nous dispense aussi de poser une ontologie de concepts dont on ne voit pas très bien ni comment elle serait produite dans notre esprit, ni pourquoi elle serait la même chez tous les êtres humains. Dans les deux cas, nous faisons l'économie des règles et des calculs qui les accompagnent : dans certains cas nous pensons aux hirondelles en tant que catégorie, dans d'autres nous désignons tel individu en particulier. C'est la dénomination qui porte en elle cette double référence aux individus et à la catégorie. Les précisions sur le pourquoi et le comment font partie du corpus de connaissances : elles n'ont pas de valeur ontologique.

Conclusion

Nous sommes comme des nains juchés sur des épaules de géants, de telle sorte que nous puissions voir plus de choses et de plus éloignées que n'en voyaient ces derniers. Et cela, non point parce que notre vue serait puissante ou notre taille avantageuse, mais parce que nous sommes portés et exhausés par la haute stature des géants.

Cette phrase bien connue du philosophe Bernard de Chartres (XII^e siècle) exprime bien notre dette par rapport à ceux qui nous ont précédés. En ce qui me concerne, si j'ai pu progresser dans ma réflexion sur la langue et formuler quelques remarques nouvelles, je le dois à tous ceux qui ont réfléchi à ces questions et qui nous ont livré leurs travaux. Georges Kleiber est un de ceux-là. Il a engagé notre discipline dans une voie nouvelle, féconde et riche qui a déjà produit une abondante moisson de résultats. L'avenir s'annonce intéressant.

Références bibliographiques

- Arrivé, M., 2012, « De la lettre à la littérature : un trajet saussurien », in Bédouret-Larraburu, S. et Prignitz, G. (dir.), *Linguistique et Littérature 1 : En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature ?*, Pau : Presses Universitaires de Pau, 33-50.
- Aubenque, P., 1962, *Le problème de l'Être chez Aristote*, Paris : Vrin.

- Benveniste, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris : Gallimard.
- Frath, P., 2004, « Rules and Intentionality in the Generative Lexicon », *Journal of Cognitive Science*, Vol. 3, No. 2, Institute for Cognitive Science, Seoul National University, South Korea, 139-154.
- Frath, P., 2008 a, « Dénominations et proverbes », discussion dans le compte-rendu du livre de Visetti Y. M. et Cadiot, P., 2006, *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*. P.U.F., paru dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Beihefte n° 34, Stuttgart: Franz Steiner Verlag.
- Frath, P., 2008 b, « Pour commencer, il faut arrêter de décoder : plaidoyer pour une linguistique sans métaphysique », *Journal of French Language Studies*, Cambridge: Cambridge University Press, 147-173.
- Frath, P., 2008 c, « Pour en finir avec l'essentialisme en linguistique », in Frath, P. (coord.), *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Beihefte n° 35, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 7-16.
- Frath P., 2014, "There is no recursion in language", in Lowenthal, F., Lefebvre, L. (éd.), *Language and Recursion*, Berlin: Springer Verlag [chapitre XIV].
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris : Klincksieck.
- Kleiber, G., 1994, « Sur la définition du proverbe », in *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris : Armand Colin, 207-224.
- Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 36, Montpellier III, 21-41.
- Kleiber, G., 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, t. XXV, n° 1, 97-106.
- Marinetti, A. & Meli, M., 1986, *Ferdinand de Saussure: le leggende germaniche*, Este (Padova): Libreria editrice Ziolo.
- Martin, R., 1976, *Inférence, antonymie et paraphrase*, Paris : Klincksieck.
- Milner, J.-C., 1978, *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris : Seuil.
- Ogden, C. K & Richards I. A., 1923 (10th edition 1969), *The meaning of Meaning*, London.
- Peirce, C. S., 1978, *Écrits sur le signe* (rassemblés, traduits et commentés par Deledalle, G.), Paris : Seuil.
- Rastier, F., 2008, « Obscure référence », in Frath, P. (dir.), *Dénomination, phraséologie et référence. Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, Beiheft 35, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 91-108.
- Wittgenstein, L., 1961, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, (trad. de l'all. par Klossowski, P.), Paris : Gallimard.

